

A. Wankenne

LES DÉBUTS DE L'ÉVANGÉLISATION EN BELGIQUE APPORTS RÉCENTS DE L'ARCHÉOLOGIE

L'année 1945 paraissait en seconde édition le premier volume de l'*Histoire de l'Eglise en Belgique*, écrite par le Père E. de Moreau⁽¹⁾. Ce tome exposait assez longuement l'évangélisation de notre pays au temps de Rome. L'examen se portait à la fois sur les données de l'histoire et de l'archéologie. Une conclusion semblait établie. Faiblement chrétienne sous l'Empire, la Belgique se convertirait de façon plénière sous les Mérovingiens ou même sous les Carolingiens. Or, depuis 40 ans, la recherche archéologique a progressé à grands pas. Nous ferons donc œuvre utile en complétant d'après les découvertes dans le sol les chapitres de notre savant prédécesseur.

Il commençait, ainsi qu'il se doit, par décrire la situation générale et le paganisme, tel qu'il se présentait dans nos contrées. Le tableau nous montrait plutôt l'état des choses au Bas-Empire. Et cependant Irénée de Lyon, vers la fin du II^e siècle après J.-C., parlait déjà des « églises fondées dans les Germanies⁽²⁾ ». Mais leurs traces pour cette époque nous sont insaisissables. Par contre, de la religion païenne nous possédons une foule de témoignages, surtout dans la pierre ou dans le bronze des statuettes, qui prouvent l'importance en Belgique du panthéon gréco-latin et la part plutôt ténue de certains cultes locaux, voués aux Mères, à Viradecthis ou à Entarabus. Nous savons également qu'une intense aspiration vers l'au-delà existait dans tout l'Empire et s'amplifia durant les derniers siècles. Nos *tumuli*, le long de la chaussée Bavay-Tongres signifiaient la pensée des morts et de la mort.

Le Père de Moreau se ralliait à l'opinion courante alors de villes quasi absentes dans la Belgique romaine et de *vici*, bourgs ou villages, fort insignifiants. On a exhumé depuis le *Forum* de Bavay et le temple de Tongres. Nombre de *vici* révèlent leurs restes au travail des fouilleurs et leurs petits sanctuaires, jumelés ou triplés quelquefois, avec des chambres, *cellae*, entourées de portiques, avec de larges enceintes.

Pour étudier le premier essor du christianisme belge, il faut se pencher de préférence sur les centres administratifs, sur les bourgades, où résidaient, où passaient les missionnaires d'autrefois.

¹ Bruxelles, L'édition universelle.

² *Adversus Haereses*, I, X, 2: αἱ ἐν Γερμανίαις ἰδρυμέναι Ἐκκλησίαι, dans la citation d'Epiphane.

Après Dioclétien, le territoire belge était divisé entre trois provinces: la Belgique Première, la Belgique Seconde et la Germanie Seconde. La Belgique Première avait Trèves pour capitale; la Belgique Seconde, Reims; la Germanie Seconde, Cologne. Toutes ces capitales se trouvent aujourd'hui en Allemagne ou en France. Mais les provinces comprenaient les cités, *civitates*. On comptait en terre maintenant belge une portion de la cité de Trévires, dépendant de la Belgique Première, où Arlon figurait comme un *vicus* notoire. La cité des Tongres, dans la Germanie Seconde, eut pour chef-lieu Tongres, et ensuite Maastricht. A l'Ouest, dans la province de Belgique Seconde, la cité des Nerviens était administrée de Bavay, puis s'appela cité des Cambrésiens, *Camaracensium*. Celle des Tournaisiens, *Turnacensium* (3), remplaçait, dans la même province de Belgique Seconde, la cité des Ménapiens. Vers la fin du Bas-Empire, plusieurs chefs-lieux se déplacèrent donc jusqu'au bord des fleuves, Cambrai relayant Bavay, Tongres s'effaçant au profit de Maastricht, Cassel en faveur de Tournai.

Il résulte de cette répartition, bientôt valable pour les évêchés, que les premiers monuments chrétiens de la Belgique durent s'ériger à Tongres et à Tournai.

On ne peut oublier que nous connaissons bien dans les dernières années les deux imposantes basiliques chrétiennes du IV^e siècle à Trèves. La gloire de la Trèves romaine se répandait sur des succursales, Arlon ou d'autres villes étrangères.

On jouit de renseignements assez significatifs sur un évêque de Tongres au IV^e siècle, saint Servais. Son nom oriental de Sarbatios prend place dans une liste de prélats qu'Athanase envisage comme ses partisans, peu avant 350. Vers le même temps, au concile de Cologne qui a suscité maintes discussions, Servais se range encore parmi les adversaires des Ariens. Peu après, Athanase le cite de nouveau pour proclamer son rôle toujours semblable auprès de l'empereur Constance. A Rimini, en 359, Servais agit d'abord avec fermeté. Mais, trompé ou éventuellement lassé, il accepta une formule dont certains termes étaient ariens. Cette défaillance n'empêche pas de mettre Servais parmi les fortes personnalités d'évêques au IV^e siècle.

Plus de 200 ans après, Grégoire de Tours vante les mérites de Servais, qu'il appelle Aravatus. Il raconte que saint Pierre, dans la ville de Rome, avait pressé Servais de quitter Tongres, menacée par les Huns (4). Miracle inutile! Le chef-lieu de la cité, ainsi que plusieurs autres, est transporté sur les rives d'un fleuve. Servais va se rendre à Maastricht et y mourir en 384 (5).

³ Les deux noms se lisent dans la *Notitia Galliarum*, VI, 6 et 8.

⁴ *Historia Francorum*, II, 5.

⁵ Nous avons cru bon de résumer ici les pages 31-38 du Père de Moreau.

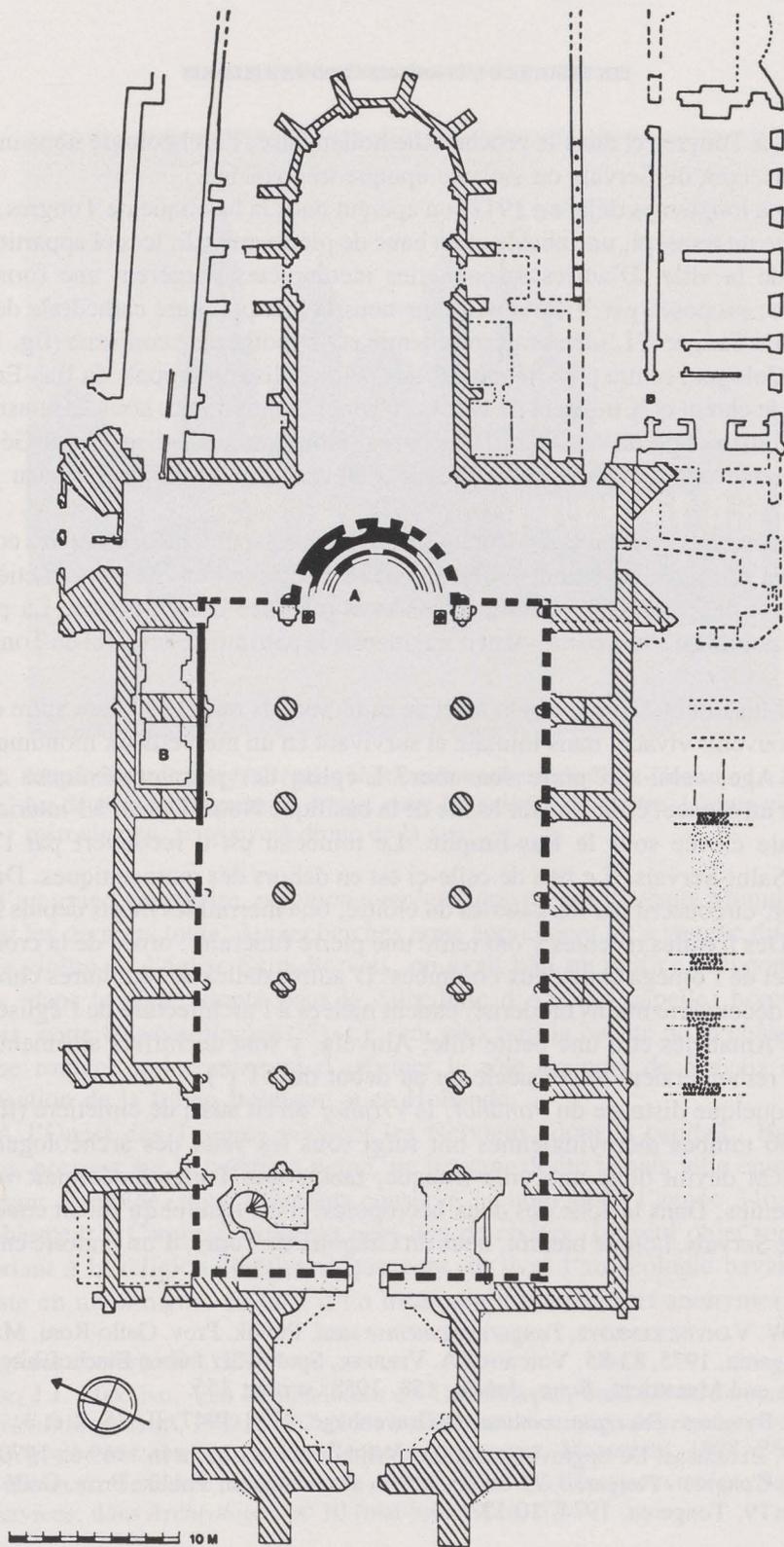


Fig. 1. Tongres - Basilique Notre-Dame (Les traits plus foncés indiquent les contours en partie présumés de l'édifice romain. — D'après W. Vanvinckenroye).

Or, à Tongres et dans la proche ville hollandaise, l'archéologie nous instruit sur l'épiscopat de Servais ou sur une époque très voisine.

Il y a longtemps déjà, en 1912, on aperçut dans la basilique de Tongres, sous la croisée du transept, une abside et un banc de pierre arrondi, lequel appartient au musée de la ville. D'autres maçonneries incomplètes suggèrent une forme de basilique, proposée par Vitruve. Aurions-nous là une première cathédrale dans le diocèse de Tongres? L'idée a fait son chemin et l'hypothèse se confirme (fig. 1)⁽⁶⁾.

A Cologne, centre plus fréquenté, une petite église épiscopale du Bas-Empire gît sous le chœur et le transept du dôme. A Tongres sans doute, nous ne constatons pas la construction de basiliques funéraires, alors que les églises Saint-Géréon, Saint-Ursule et Saint-Séverin à Cologne s'élèvent sur de tels édifices du passé romain.

Cependant deux tombes décorées de fresques où sont représentées des colombes et des guirlandes, auraient pu abriter des corps de chrétiens dans le cimetière du Sud-Ouest à Tongres. Une autre même était marquée d'un chrisme. La presse locale a publié qu'un chrisme vient d'augmenter le patrimoine originel de Tongres.

A Maastricht, la venue et la mort de saint Servais ont-elles laissé autre chose qu'un souvenir vivace, mais lointain et survivant en un merveilleux monument du Moyen Age, celui qui porte son nom? L'église des premiers évêques devait occuper un espace, croit-on, sur le site de la basilique Notre-Dame, à l'intérieur de l'enceinte élevée sous le Bas-Empire. Le tombeau est-il recouvert par l'autre église, Saint-Servais? Le lieu de celle-ci est en dehors des murs antiques. Dans le *Pandhof*, circonscrit par les galeries du cloître, on enterrait les morts depuis le III^e siècle. Des fouilles récentes y ont retiré une pierre funéraire, ornée de la croix, de l'alpha et de l'oméga et de deux colombes. D'autres dalles de sépultures chrétiennes, de découverte moins moderne, étaient mêlées à l'architecture de l'église. Les noms d'Amabeles et d'une petite fille, Aluvefa, y sont déchiffrés aisément. Ces tombes remonteraient au V^e siècle ou au début du VI^e (7).

A quelque distance du *Pandhof*, le *Vrijthof* servit aussi de cimetière (fig. 2), dont 150 tombes mérovingiennes ont surgi sous les yeux des archéologues⁽⁸⁾. Maastricht devint donc une ville franque, tandis que Tongres déclinait vers le même temps. Dans la zone des deux nécropoles, il est naturel qu'on ait couché le corps de Servais, honoré bientôt, nous dit Grégoire de Tours, d'un oratoire en bois,

⁶ Voir W. VANVINCKENROYE, *Tongeren romeinse stad*, Publik. Prov. Gallo-Rom. Museum 23, Tongeren, 1975, 83-85. Voir aussi A. VERBEEK, *Spuren der frühen Bischofskirchen in Tongern und Maastricht*, *Bonn. Jahrb.* 158, 1958, surtout 355.

⁷ A.W. BYVANCK, *Excerpta romana*, 's-Gravenhage, 1931-1947, II, 75, 2 et 3.

⁸ J.H.F. BLOEMERS, *De opgravingen op het Vrijthof te Maastricht in 1969 en 1970*, dans *Archeol. Congres - Tongeren, 11-14 nov. 1971, Handelingen*, Publik. Prov. Gallo-Rom. Museum 19, Tongeren, 1974, 10-12.



Fig. 2. Maastricht - *Vrijthof*. L'église contient le tombeau de Saint-Gervais. Le *Pandhof* est derrière le bâtiment de droite, entre les galeries du cloître. L'autre cimetière, mérovingien, se trouve à droite de la vue.

puis d'un grand sanctuaire, *magnum templum*, que dressa l'évêque Monulphe⁽⁹⁾. Durant les derniers mois, des recherches nous apprennent qu'à gauche du chœur, vers le cloître de l'église Saint-Servais, on avait bâti un édifice polygonal à 12 parois, dans le style adopté pour la cathédrale d'Aix-la-Chapelle: hommage à Servais, cette fois carolingien⁽¹⁰⁾. Ce sera plus tard la beauté de la châsse et de l'église romane qui continuera d'affirmer le rôle éminent de Servais dans la propagation de la foi en Belgique et en Hollande.

A l'Ouest des Tongres vivaient les Nerviens, dont la capitale, Bavay en France, presque sur la frontière belge, ne fut sans doute jamais ville épiscopale. L'évêque Superior, dont l'histoire conserve le nom pour l'année 346, résida probablement à Cambrai, nouveau chef-lieu de *civitas*. Le seul objet romain se rapportant à la religion chrétienne que nous ait livré l'archéologie bavaysienne, consiste en un chrisme, au bout d'un médiocre ustensile, fort anonyme⁽¹¹⁾.

⁹ *De gloria confessorum*, LXXI.

¹⁰ AART J.J. MEKKING, Van Centraalbouw tot Dubbelkapel, dans *De St. Servaaskerk te Maastricht*, Maastricht, 1982, 57-67. Nous avons consulté aussi *In de grond gevonden. De archeologische verzameling van het Bonnefantenmuseum*, Maastricht, 1978, 26-27.

¹¹ H. BIEVELET, Un centre urbain dans le nord des Gaules à l'époque romaine: Bavai, cité des Nerviens, dans *Archeologia*, n° 10 (mai-juin 1966), 57.

Vers l'extrémité occidentale du territoire belge, quand s'achevait le Bas-Empire, habitaient les Tournaisiens nommés auparavant Ménapiens. Tournai, à vrai dire, avait vu le jour à la fin de l'ère païenne. La ville avec le temps fut une petite capitale romaine, puis mérovingienne. Sous l'église Saint-Piat demeurent les débris de sanctuaires que des spécialistes viennent d'identifier scrupuleusement.

De saint Piat les certitudes de l'histoire n'affirment que peu de chose. On en fait traditionnellement l'apôtre du Tournaisis. Mais l'archéologie ne produit sur Piat aucune lumière, et bien sur les origines du christianisme dans la cité. Car, juste par-delà l'enceinte présumée du Bas-Empire, un enfant fut déposé dans un cercueil, sur lequel on érigea une *celle memoriae*, chapelle funéraire. Ce modeste édifice — on le croit de la seconde moitié du IV^e siècle — se mua, vers la fin du V^e ou le début du VI^e, en une basilique, avec abside et vaisseau de trois nefs. Dans l'abside du second bâtiment, on donna la sépulture à une jeune fille parée d'un voile et de boucles d'oreilles en or. De ces indices on déduirait qu'un évêque de Tournai avait présidé au culte institué dans la *memoria* et que Clovis, dont le père Childéric était enseveli à Tournai, avait après sa conversion aménagé en une basilique funéraire la *cella*, déjà sanctifiée par une tombe vénérable. Le cercueil d'une de ses parentes y aurait été enfoui. L'évêque Eleuthère dirigeait alors la chrétienté de Tournai. On pratiqua d'autres inhumations aux VI^e et VII^e siècles. Qu'on se rappelle la destinée à Saint-Denis, d'une nécropole où la tradition plaçait la dépouille du fondateur de l'église parisienne⁽¹²⁾.

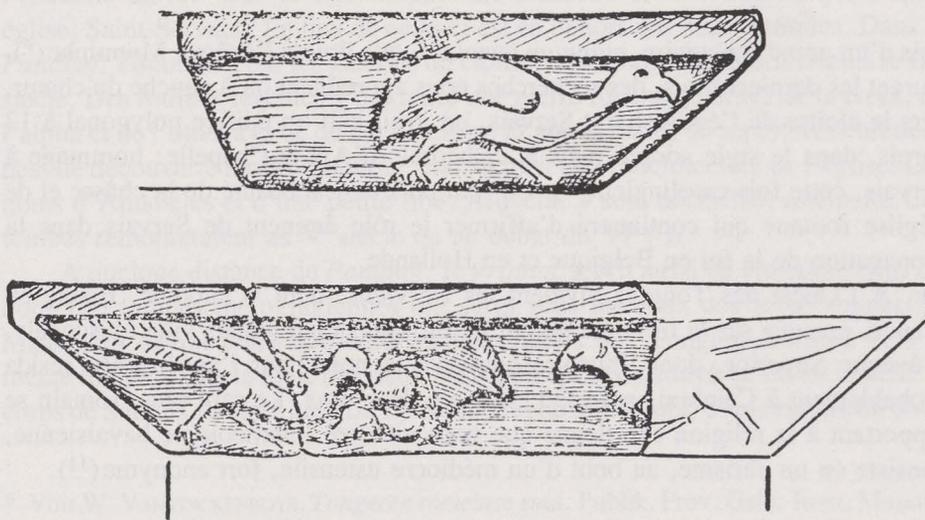


Fig. 3. Arlon. La sculpture aux oiseaux (D'après M.E. Mariën).

¹² Lire *Le sous-sol archéologique de l'église Saint-Piat à Tournai* (M. AMAND et H. LAMBERT, H. ROOSENS), *Arch. Belg.* 122, Bruxelles, 1980.

Arlon chez les Trévires, sans qu'ils y aient fixé leur chef-lieu, prouve ses fonctions de *vicus* dense et actif par l'abondance de ses sculptures romaines. Des chrétiens y ont-ils vécu sous l'Empire ? Un relief élégant, provenant d'une nécropole, prend forme d'oiseau à la queue déployée, baissé vers les fruits qu'épanche une corbeille : motif apparenté à l'art des Catacombes et des très anciennes églises. Dans les parages s'avancent un deuxième, un troisième oiseau (fig. 3)⁽¹³⁾.

Mais le célèbre oratoire qu'on a dégagé au Vieux Cimetière de la ville est seulement mérovingien. Les fouilles que J. Breuer organisa en 1936 et 1938 visaient les alentours de thermes romains, où l'on savait que la ville enterrait ses morts jusqu'en 1853 et que l'église paroissiale s'élevait encore au milieu du XVI^e siècle. Or cette église détruite renfermait dans le sol les fondations d'une basilique funéraire qu'on jugea d'abord romaine et qui protégeait 21 tombes mérovingiennes. Beaucoup d'entre elles recélaient un riche mobilier, par exemple, une *bull*a d'argent et une autre de bronze, signes de la foi nouvelle, malgré leur intention magique. L'ensemble constituait la nécropole d'une famille aristocratique, comprenant sa domesticité. Le bas des murs bien examiné ramène plutôt aux façons barbares qu'aux romaines. La date de construction serait de peu antérieure à la plus ancienne des sépultures où l'on renferma le cadavre dans la première moitié du VI^e siècle. Les inhumations ont continué sûrement jusqu'à la fin du VII^e siècle⁽¹⁴⁾.

Dans le reste de la Belgique arrive-t-il que les *vici* et les villas où se sont fatigués les chercheurs, cachent quelque gage d'évangélisation ?

Depuis plusieurs années, au sud du Namurois, le forêt, près de Matagne-la-Petite et la Grande, s'est manifestée comme l'ombrage de lieux sacrés que visitèrent longtemps les Gallo-Romains. Sur la surface d'un modeste temple, à Matagne-la-Grande, des femmes jetaient leurs offrandes en l'honneur d'une divinité païenne, Diane hypothétiquement. Parmi ces ex-voto se détachait une bague de verre bleu, sur laquelle un chrisme était gravé. On imagine une date, entre 347 et 402, quand naissait dans cette région rurale une foi encore confuse envers le Dieu unique⁽¹⁵⁾.

¹³ M.E. MARIËN n'envisage pas le symbolisme chrétien (Les monuments funéraires de l'Arlon romain, dans *Institut archeologique du Luxembourg, Annales* 76, 1945, 86 et fig. 34).

¹⁴ J. MERTENS, *Tombes mérovingiennes et églises chrétiennes*, *Arch. Belg.* 187, Bruxelles, 1976, 9-10. Un long compte rendu avait paru auparavant : H. ROOSENS et J. ALENUS-LECERF, *Sépultures mérovingiennes au « Vieux cimetière » d'Arlon*, *Arch. Belg.*, 88, Bruxelles, 1965.

¹⁵ Bibliographie : *Cercle de recherches et d'études archéologiques. Doische. Bulletin* I, 1979 (Article de C. VAROSI sur la bague à chrisme). — *Arch. Belg.*, 206, 60-64 (G. DE BOE) — *Arch. Belg.*, 213, 93-96 (G. DE BOE), 108-111 (A. ROBER) — *Arch. Belg.*, 223, 60-66 (G. DE BOE et A. ROBER) — *Arch. Belg.*, 238, 52-55 (A. ROBER).



Fig. 4. Namur. Coupe en verre avec chrisme (© ACL, Bruxelles).

Dans le Limbourg, à Neerharen, des habitats se sont perpétués de la préhistoire aux invasions germaniques. Un beau chrisme de bronze en forme de cercle, qu'on pouvait attacher par derrière, fut extrait d'une des huttes élevées sur les ruines d'une villa romaine. Pareil à un chrisme de Trèves, il semble bien être du IV^e siècle final ou du V^e dans ses débuts⁽¹⁶⁾.

Le chrisme de Neerharen, en période romaine, se situe dans un contexte

¹⁶ G. DE BOE, Prehistorisch en Romeins te Neerharen-Rekem, dans *Arch. Belg.*, 238, Bruxelles, 1981, 37-41. L'auteur ne cite pas la trouvaille récente du chrisme. Nous le remercions de nous avoir permis cette mention, fort intéressante pour notre sujet.

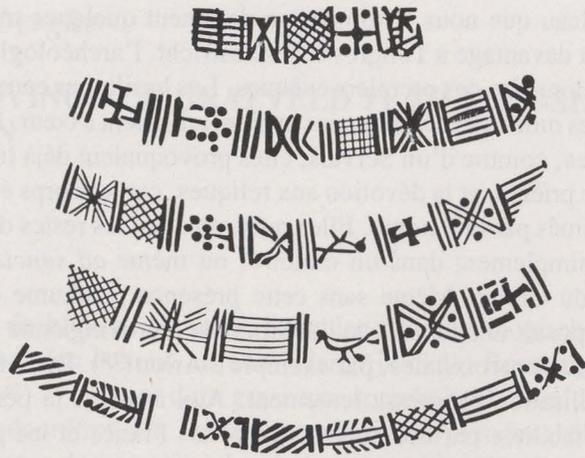


Fig. 5. Huy. Ornaments chrétiens sur sigillée d'Argonne (D'après J. Willems).

barbare. Il n'y a pas d'hiatus entre l'Empire et la pénétration, puis la domination des Francs. Et ces derniers ont connu le christianisme à cause de Clovis ou d'un apostolat ultérieur, mais plus tôt quelquefois en vertu de l'influence romaine. Le cimetière franc de Haillot a prêté à des analyses et à des réflexions convaincantes. Deux coupes de verre avec des symboles chrétiens proviennent de Haillot; et d'autres étaient des éléments de mobiliers funéraires dans des sépultures de caractère guerrier, à Pry, à Eprave, à Samson, à Namur (fig. 4)⁽¹⁷⁾.

Des ornements chrétiens imprimés par la molette sur des céramiques d'Argonne tardives, sont signalés dans les mêmes endroits. A Huy, des décorations semblables ont revu le jour (fig. 5)⁽¹⁸⁾. Mais là séjournèrent des groupes civils et non plus militaires. Certes l'imprégnation païenne persiste, sans abolir, tant s'en faut, la pensée chrétienne. Il est malaisé d'ailleurs d'individualiser une telle idée en l'attribuant par exemple au défunt dont la tombe contenait sur une coupe la marque d'un chrisme ou d'une colombe. Il est permis néanmoins de supposer qu'au V^e siècle, l'armée, où des Francs se comportaient en soldats de Rome, a favorisé de quelque manière la diffusion de la foi au Christ⁽¹⁹⁾.

¹⁷ Cette série n'est pas exhaustive. Voir J. BREUER et H. ROOSENS, Le cimetière franc de Haillot, dans *Annales de la société archéologique de Namur*, 48, 1955-1956, 171-298, avec annexes, par exemple d'A. DASNOY.

¹⁸ J. WILLEMS, Le quartier artisanal gallo-romain et mérovingien de « Batta » à Huy, dans *Bulletin du cercle archéologique Hesbaye-Condroz*, 11, 1971, 15-17.

¹⁹ Nous avons aussi consulté A. DASNOY, Les plus anciens objets à décor chrétien de la région de Rochefort, dans *Trésors d'art de l'ancien doyenné de Rochefort*, Catalogue, 1966, 31 et 32; ou bien A. DIERKENS, Cimetières mérovingiens et histoire du Haut Moyen Age, Chronologie, Société, Religion, dans *Acta historica bruxellensia*, IV, *Histoire et méthode*, 1981, 15-70.

Dans le tableau que nous terminons se dessinent quelques traits saillants.

A Tournai et davantage à Tongres et à Maastricht, l'archéologie saisit pour sa part l'action missionnaire des premiers évêques. Les basiliques cémétérielles poursuivent le culte des morts que les Romains avaient tellement à cœur. Dans le cas des saints personnages, comme d'un Servais, elles provoquaient déjà les pèlerinages, d'autres sortes de prières, et la dévotion aux reliques, car les corps étaient inhumés et non plus consumés par la flamme. Elles rassemblaient les restes des grands et de leur entourage, simplement dans un oratoire, ou même *ad sanctos*, auprès des héros défunts du Christ. Même sans cette présence posthume des saints, les sanctuaires où reposait une famille de l'aristocratie mérovingienne précèdent plus d'une fois des églises paroissiales, par exemple à Arlon⁽²⁰⁾. Dans nos campagnes surtout, l'évangélisation progressa lentement. Aux armées, la pénétration chrétienne a pu être facilitée par des contacts entre les Francs et les peuples depuis longtemps intégrés à l'Empire.

²⁰ J. MERTENS, *Tombes mérovingiennes...*, p. 50.